

A PROPOS DU NOM DE MOÏSE

Joseph VERGOTE

L'importance du personnage a fait en sorte que l'origine et la signification du nom de Moïse ont de tout temps suscité un intérêt considérable et donné lieu à de nombreux commentaires. Notre titre indique qu'il ne saurait être question ici d'examiner ce problème dans son ensemble. Nous désirons simplement confronter avec ce que nous considérons comme l'état actuel du problème de la vocalisation égyptienne - auquel s'intéresse au plus haut point le jubilaire, le Professeur W. Vycichl - les études relatives à cette question émanant de trois égyptologues éminents. Il s'agit de A.H. Gardiner, *The Egyptian Origin of some English Personal Names*, dans *JAOS* 56 (1936), p. 189-197, en particulier p. 192-194 et 195-196, n.28; J. Černý, *Greek Etymology of the Name of Moses*, dans *ASAE* 41 (1942), p. 349-354 et J. Gwyn Griffiths, *The Egyptian Derivation of the Name of Moses*, dans *JNES* 12 (1953), p. 225-231.

I. Il appert des deux derniers titres qu'il existe ici deux problèmes, qui, malheureusement, ont souvent été confondus. Ainsi que l'a exprimé J. Černý, p. 352 "The first is to find the word or name, be it Hebrew or Egyptian, which is the basis of the Hebraic form מֹשֶׁה". Le texte hébreu d'Ex.2.10 dit à ce propos: "Elle lui donna le nom de מֹשֶׁה, et elle dit 'car je l'ai retiré des eaux'". On a affaire ici à un exemple de *paronomase*, fondée le plus souvent "sur l'exclamation d'une personne assistant à l'accouchement ou de la parturiente elle-même". Des cas analogues se présentent ailleurs dans l'Ancient Testament, e.a. dans Gen.35.18. On les rencontre en égyptien, p.ex. dans le P.Westcar 10.9 etc., et, ainsi que l'a observé G. Lefebvre, même Gargantua devait son nom à ce phénomène, selon Rabelais, chap. 7, "à l'imitation et exemple des anciens Hébreux" (1).

L'auteur biblique se référerait ici au verbe *māšah* qui, en dehors de ce passage, s'emploie au Hiphil et signifie "retirer". On s'attendrait donc à ce que *mōšeh* signifie "celui qui fut retiré (des eaux)", mais cette forme est un participe actif: "celui qui a retiré". Il ne faut toutefois pas rechercher un fondement strictement logique dans les paronomases. Une ressemblance superficielle suffit parfois aux auteurs de ces jeux de mots: à témoin le nom de Gargantua, traduisant l'exclamation de son père Grandgousier: "que grand tu as (sous-entendu: le gousier)".

Une objection plus sérieuse réside dans le fait que la fille de Pharaon parlait égyptien et ne pouvait donc pas forger un nom à partir d'un verbe hébreu. Nous verrons plus loin que déjà dans l'anti-

(1) G. Lefebvre, *Romans et contes égyptiens*, Paris 1949, p. 87, n.77.

quité on a cherché à interpréter comme égyptien le nom de Moïse. Selon Griffiths, K.R. Lepsius fut le premier égyptologue, il y a plus d'un siècle, qui fit dériver ce nom de la racine égyptienne *ms* "engendrer": il y voit une transcription hébraïque du mot *ms* signifiant "enfant". F.J. Lauth et G.M. Ebers défendaient la même opinion (2). Cependant, l'emploi du mot "enfant" en tant qu'anthroponyme, tout en étant insolite en soi et non motivé dans ce contexte, ne semble pas être attesté dans les sources égyptiennes. En outre, sa vocalisation SBMAC: AF M E C révèle une forme ancienne /mis/ ne convenant pas comme prototype de *mōšeh*. En 1899 W. Spiegelberg proposa d'y voir une abréviation de noms tels que Ἄμωσις, Τοῦθμωσις. Mais comme il traduisait -μωσις par "né de", "enfant de", il arrivait pratiquement à la même signification que ses prédécesseurs (3). D'autres égyptologues, qui partageaient le point de vue de Spiegelberg, ont ensuite reconnu dans -μωσις le pseudoparticipe du verbe *ms* survivant dans S MOCÉ et ils ont traduit Ἰ<sup>h</sup>-ms, *Dhwtj-ms* par "La lune, Thot est né(e)". Ils ont repéré plusieurs exemples du nom abrégé *Ms*, *Msw* dans les textes datant du Nouvel Empire, e.a. du règne de Ramsès II, sous lequel Moïse a vécu selon l'opinion la plus répandue (4).

Il n'est donc pas étonnant que cette conception a eu un succès notable parmi les égyptologues et les exégètes. Gardiner, p. 192 écrit: "The majority of scholars - I will mention only Ed. Meyer, Kittel, Gressmann among the Germans, Driver, Griffith, Burney and Robinson among ourselves - have settled down to the comfortable belief that Moses is really an Egyptian name, a shortening of one of those theophorous names like Ahmōse..." Après avoir cité ce passage, Griffiths y ajoute le nom de W.F. Albright. Cf. J. Černý, p. 352: "As far as מוֹשֶׁה is concerned it is almost certain that it is an Egyptian name and the almost unanimous modern tendency is to connect it with the stem מִן מֵ msy "give birth" or ms "child".

Par la manière dont il s'exprime dans la citation ci-dessus A.H. Gardiner prend ses distances vis-à-vis du *consensus* qu'il rapporte. Et un peu plus loin il observe que les objections soulevées contre cette dérivation ont une "considerable force". Griffiths, p. 227, cite les deux objections les plus pertinentes telles qu'elles furent formulées en 1902 par Cheyne, dans Cheyne-Black, *Encyclopaedia Biblica*, III (Londres), p. 3206: "The vowel in *mes*, *mesu* (or, according to W.M. Müller, *mose*) is short, whereas the corresponding vowel in Mōšē is long, and the sibilants in the two words are dif-

(2) J.G. Griffiths, p. 227, n.18, écrit "Op.cit., pp. 325-26" mais il ne cite antérieurement aucun ouvrage de C.R. Lepsius. Il s'agit peut-être de la *Chronologie der Aegypter* (Berlin 1849), qui compte 554 pages. Il ne mentionne pas non plus les oeuvres des deux autres auteurs. Nous supposons qu'il vise: G.M. Ebers, *Aegypten und die Bücher Mose's*, I, Leipzig 1868 et F.J. Lauth, *Moses der Ebraeer*, Munich 1868.

(3) W. Spiegelberg, *Eine Vermutung über den Ursprung des Namens YHWH*, dans *ZDMG* 53 (1899), p. 633 sq.

(4) Cf. H. Ranke, *Ägyptische Personennamen*, I, p. 164, no. 18 (*Ms*); p. 165, no. 11 (*Ms.w*). Ces noms ne sont pas traduits par Ranke.

ferent". L'observation relative aux deux sifflantes distinctes vient elle aussi de W.M. Müller. A.S.E. Yahuda, de son côté, rejette la dérivation parce que le *s* de *ms̄* ne peut être rendu en hébreu d'un côté par *š* dans le nom de Moïse et d'autre part par *ç* (samekh) dans le nom de la ville *Ra<sup>ç</sup>m(e)sēs*, dénommée d'après le grand Pharaon (Ge.47.11; Ex.1.11; 12.37; Nu. 33.3,5) (5).

L'argumentation par laquelle Griffiths, p. 228, défend la dérivation égyptienne contre la première objection est relativement embrouillée. Il reconnaît que le /o/ de *MOCE* est bref mais qu'il peut aussi être représenté par /a/, à savoir dans *Ἄμασις* et en transcription babylonienne. Sa conclusion est libellée comme suit: "It is quite possible that the vocalization denoted so much later by the massoretic scholars was influenced by the Greek forms." Néanmoins il observe dans une note au sujet de *Μωυσις*, *Μωυσις* "But it is not likely that the Egyptian vowel was long". De sorte qu'il n'a pas vraiment résolu la difficulté soulevée par Cheyne.

Nous verrons plus loin que le *ω* dans les deux formes créées par les Septante rend effectivement une voyelle brève. Il représente un /ò/(ouvert) tandis que /mōšē/ comprend un /ô:/ (long et fermé). Ceci ne pose qu'un problème mineur, qui saurait à peine être invoqué comme un argument contre un prototype éventuel /mōse/: on trouverait dans les mots d'emprunt de nos langues modernes une quantité de substitutions pareilles, conditionnées par des systèmes vocaliques différents ou par d'autres causes. Mais l'obstacle se trouve sur un autre plan. Nous possédons des transcriptions cunéiformes des noms égyptiens composés avec *ma* datant de l'époque moyen-babylonienne (14e-13e s.av.J.C.): *Aman-maša*, *Iriya-mašša*, *Hāra-mašši*, *Ria-mašši* etc. "Amon/un compagnon/Horus/Rê est né" (cf. notre *GC = Grammaire copte*, Louvain 1973, Ib, § 55). En tenant compte des particularités de l'orthographe babylonienne, cela veut dire que Moïse, vivant sous Ramsès II et portant un nom abrégé de ce type, aurait dû s'appeler soit /'mase/ soit /'masi/. Le /a/ accentué est attesté aussi dans les transcriptions cunéiformes de l'époque assyrienne (7e siècle) et son changement en /ò/ ne semble être intervenu qu'entre le 7e et le 6e s.av.J.C. (cf. *ibid.*, § 64) (6). Etant donné que selon les tenants de la "théorie documentaire" le Yahviste fut composé au 9e et l'Elohiste au 8e siècle, la tradition orale n'aurait pu connaître qu'un nom /'mase/ ou /'masi/ lorsque les premières sources de la Bible furent mises par écrit. Il est vrai que la vocalisation des noms propres égyptiens a, au cours des temps, évolué parallèlement à celle des noms communs. Toutefois, est-il raisonnable de supposer que lorsque, après l'Exil, le compilateur hébreu donna au Pentateuque sa forme définitive le peuple juif aurait eu connaissance ou aurait tenu compte du changement

(5) A.S.E. Yahuda, *The Language of the Pentateuch in Its Relation to Egyptian*, Londres 1933, p. 259.

(6) Il n'y a pas lieu d'objecter que le babylonien et l'assyrien ne possèdent pas de /o/ et n'auraient donc pu rendre une forme /mose/. Ainsi que Edel l'a montré, ég. /a/ s'était changé en /ò/ devant *'aleph* dès l'époque du moyen-babylonien. Les textes cunéiformes de cette période, de même que ceux en assyrien, rendent celui-ci par *u* (*GC* Ib, § 55).

en /'mose/ qui s'était opéré en Egypte? Quant à l'hypothèse sus-mentionnée de Griffiths, pour quelle raison les Massorètes auraient-ils modifié ce nom vénérable, d'après la forme grecque, au moment d'en fixer la prononciation pour la postérité?

La question des sifflantes n'est pas de nature à étayer la thèse de l'origine égyptienne. Griffiths, p. 229, affirme que l'équivalent hébreu normal de ég.  $\text{š}$  /s/ est  $\text{šhîn}$ . Il produit 7 exemples, la plupart empruntés à A. Ember, *Egypto-Semitic Studies* (Leipzig 1930), de mots égyptiens hérités du protosémitique dans lesquels on trouve cette correspondance. Nous en avons donné une liste, partiellement différente (7), dans notre *Phonétique historique de l'égyptien* (Louvain 1945), p. 141, no. 16b. Mais le no. 16a comprend aussi 4 cas de ég. s = h.s. Or, ces étymologies n'ont rien à voir avec le problème qui nous occupe; ce sont les cas concrets de transcriptions en hébreu de mots égyptiens qui doivent nous éclairer. La liste de 43 noms communs de l'Ancien Testament dressée par Th.O. Lambdin (8) comprend malheureusement peu de sifflantes. Nous notons  $\text{gšt}$  palette de scribe =  $\text{קֶטֶף}$  encrier;  $\text{š}_{3s}$  voyager (d'où  $\text{š}_{3sw}$  nomade) =  $\text{קָצַף}$  piller;  $\text{skty}$  navire =  $\text{שִׁכְיֹת}$  (avec  $\text{š}$ ) id. Dans les deux mots  $\text{š}_{3s}$  albâtre =  $\text{שֹׁשׁ}$  marbre blanc et  $\text{š}_{3s}$  byssus =  $\text{שֹׁשׁ}$  id. on a affaire à une assimilation. Parmi les noms propres on trouve  $\text{šw.s n N.t}$  =  $\text{אֲשֵׁנַת}$  Asnath (l'épouse de Joseph);  $\text{p}_{3-nhsy}$  le Nubien =  $\text{פִּינְחָס}$  Pinéhas;  $\text{šwnw}$  Syène =  $\text{שֹׁנֵה}$  id. En outre, les nombreux noms égyptiens figurant dans les textes araméens ont le s régulièrement transcrit par s (samekh), en particulier ceux comprenant les noms Isis et Osiris (voir A. Erman-H. Grapow, *WB äg. Spr.*, VI, p. 244 et H. Ranke, *Ag. Personennamen*, II, p. 406 sq.). Griffiths ne mentionne que ces mêmes graphies des deux noms divins dans deux inscriptions sémitiques du 5e siècle, mais il fait d'autant plus de cas d'un nom  $\text{שֹׁנֵה}$  trouvé à Samarie sur un ostracon du 9e siècle. Albright l'a lu  $\text{Anemôs(e)}$  dérivé de  $\text{Anat-mâsey}$  "né d'Anat" et il parla du "valuable parallel between  $\text{שֹׁנֵה}$  and  $\text{שֹׁנֵה}$ , which finally settles the problem whether Hebrew  $\text{šîn}$  may represent an Egyptian  $\text{š}$  ..." (9).

Nous concluons de ces données que  $\text{Ra}^{\text{C}}\text{m}(e)\text{sēs}$  reproduit la translittération normale de s égyptien et que /Mōšè/ ne saurait transcrire ég. /'mōšè/. Vis-à-vis de la graphie moyen-babylonienne  $\text{Riamašēša}$  représentant ég. / $\text{Ri}^{\text{C}}\text{a-masesa}$ / (avec l'accent sur e), "C'est Rê qui l'a engendré", le changement de / $\text{ri}^{\text{C}}\text{a}$ / en / $\text{ra}^{\text{C}}$ / (10) dénote une évolution dont on trouve déjà des traces à

- (7) Notre liste repose sur F. Calice, *Grundlagen der ägyptisch-semitischen Wortvergleichung*, éd. H. Balcz, Vienne 1936.
- (8) Th.O. Lambdin, *Egyptian Loan Words in the Old Testament*, dans *JAOS* 73 (1953), p. 145-155. La liste est reproduite par J.M.A. Janssen, *Bibliographie égyptologique annuelle* 1953, Leiden 1954, no. 2927.
- (9) W.F. Albright, dans *AJSL* 41 (1925), p. 83 sq.
- (10) Dans cette proposition devenue un mot composé, / $\text{ri}^{\text{C}}\text{a}$ / portait d'abord un accent secondaire vis-à-vis de / $\text{ma'sesa}$ / et devint ensuite atone. Le /i:/ de / $\text{ri}^{\text{C}}\text{a}$ / devint bref et se transforma au second stade en /a/ allophone de /ə/ à cause du  $\text{ayin}$ .

la même époque et que nous avons mise sur le compte du néo-égyptien vulgaire (GC Ib, § 56: voir *nāwa, sina, piṭati*). Cette vocalisation peut déjà être contemporaine du souverain en question si nous admettons que le nom de sa nouvelle ville appartenait à cet état de la langue, tandis que /Ri<sup>c</sup>amasesa/, dans les documents officiels que sont les textes cunéiformes, reproduit une forme néo-égyptienne savante ou même moyen-égyptienne du nom du Pharaon (*ibid.* § 48). Griffiths, de son côté, rapproche *Ra<sup>c</sup>m(e)sēs* des graphies susmentionnées  $\text{𓂏𓂏}$ ,  $\text{𓂏𓂏}$  datant du 5<sup>e</sup> siècle et attribue sa forme à l'époque où l'Hexateuque fut composé; elle aurait en outre subi l'influence de gr. *Ῥαμεσσης*. *Mōšeh*, au contraire, appartient au 15<sup>e</sup> ou au 13<sup>e</sup> siècle et, à cause de son intégration de longue date dans la langue, il présente le *š* caractéristique des mots hébreux ayant une étymologie commune avec les termes égyptiens comprenant un *s*. Il termine son article comme suit: "There is therefore, I submit, no longer any reason to doubt that  $\text{𓂏𓂏}$  comes from the Egyptian *mōsē*".

Le résultat auquel nous arrivons est ainsi diamétralement opposé à celui de Griffiths et il peut le mieux se traduire dans les termes de Gardiner, p. 194: "And, on due reflection, would it not be more scientific to admit that we have no satisfactory evidence for choosing any derivation at all?"

II. Le nom de Moïse s'écrit dans les Septante *Μωυσης*, mais les manuscrits A (Alexandrinus) et B (Vaticanus) présentent fréquemment la variante *Μωσης*, considérée comme plus récente (A. Rahlfs, *Septuaginta*, I Stuttgart 1935, p. 92, n. 27). La première forme, transcrite par *Moyse* en latin, devint *Moyse* en français jusqu'à ce qu'on lui substituât *Moïse*, à valeur purement phonétique. Elle est traitée dans le texte comme rendant la même paronomase que h. *Mōšeh*: *ἐπώνμασεν δὲ τὸ ὄνομα αὐτοῦ Μωυσην λέγουσα: Ἐκ τοῦ ὕδατος αὐτὸν ἀνειλόμεν*. Les traducteurs alexandrins, sachant que la fille de Pharaon n'avait certainement pas choisi un nom hébreu, ont donc arrangé ce nom de manière à ce qu'il s'explique par l'égyptien. Une première information à ce sujet est fournie par le philosophe juif Philon d'Alexandrie, qui vécut de ca. 20/25 av. - à ca. 45/50 apr. J.C. Il écrit dans *Vita Moysis* I 4, § 17: *εἴτα δίδωσιν ὄνομα θεμένη Μωυσην ἐτύμως διὰ τὸ ἐκ τοῦ ὕδατος αὐτὸν ἀνελεῖσθαι. τὸ γὰρ ὕδωρ μὲν ὀνομάζουσιν Αἰγύπτιοι* "alors elle (lui) donna un nom en choisissant au sens étymologique *Moyse* parce qu'elle l'avait retiré de l'eau, car les Egyptiens appellent l'eau *mōy*". L'historien juif Flavius Josèphe, d'une dizaine d'années son cadet, donne une interprétation plus complète dans *Ant. Iud.* II 9.6 (= II § 228): *καὶ τῶν αὐτῶν τὴν ἐπίκλησιν ταύτην τῶν συμβεβηκότων ἔθετο εἰς τὸν πόταμον ἐμπέσουσι. τὸ γὰρ ὕδωρ μὲν οἱ Αἰγύπτιοι καλοῦσιν, ὕσης [var. ἔσης] δὲ τοὺς ἐξ ὕδατος σωθέντας. συνθέντες οὖν ἐξ ἀμφοτέρων τὴν προσηγορίαν αὐτῶν ταύτην τίθενται* "et par allusion à ces événements elle donna ce nom à celui qui était tombé dans le fleuve, car les Egyptiens appellent l'eau *mō* et *ysēs* ceux qui ont été sauvés de l'eau. Ils lui appliquent donc ce nom, composé des deux mots". Josèphe donne une version presque identique à celle de Philon dans *Contra Apionem* I 31 (= § 286): *τὸ δ' ἀληθὲς ὄνομα δηλοῦ τὸν ἐκ τοῦ ὕδατος σωθέντα [Μωυσην]. τὸ γὰρ ὕδωρ οἱ Αἰγύπτιοι μὲν καλοῦσιν.*

Si les Septante ont, d'après Josèphe, composé ce nom de  $\mu\omega$  [ü] +  $\omicron\sigma\gamma$ , ils ont appliqué pour le premier mot égyptien les règles de transcription en usage à leur époque, e.a. chez leur contemporain Manéthon. Ils ont rendu le  $\omicron$  ouvert de  $S$  MOOY = /môw/ par le o-mega grec qui avait encore, comme en grec classique, la valeur /ô:/ : on l'a choisi pour son timbre en faisant abstraction de sa quantité (cf. GC Ia, §38). A.H. Gardiner a proposé une explication du mot  $\omicron\sigma\gamma$  dans l'article précité, p. 195-196, note 28. Puis J. Černý, indépendamment de lui, a découvert la même solution et l'a défendue avec ardeur six ans plus tard. Les deux auteurs identifient le mot avec 'Ασινς, 'Εσινς, transcription de  $S$   $\text{šac}i\epsilon'$ ,  $B$   $\text{écié}'$  dérivé de ég.  $h\text{sy}$  signifiant "le loué". C'est un titre honorifique, attribué à partir de la 30e dynastie à des personnes qui se sont noyées dans le Nil mais dont le corps fut retiré des flots et enterré (11). Ayant subi la même mort qu'Osiris, ils sont identifiés avec lui, d'où cette épithète. Il faut toutefois remarquer que Josèphe donne à  $\omicron\sigma\gamma$  explicitement le sens de "sauvé de l'eau", non pas "retiré" (cf. Ex. ἀνειλῶν, Philon ἀνελέσθαι). C'est donc exactement le contraire de celui qui est ἀσινς "loué" parce qu'il est mort dans l'eau, ainsi que l'a déjà objecté W.G. Waddell à propos de ce passage dans son édition de *Manetho* (Coll. Loeb), p. 146 sq., n.l. A part cette incompatibilité dans la signification, le  $\omicron$  au lieu de  $\alpha/\epsilon$  atone et notamment la disparition du  $yod$  en syllabe accentuée s'opposent à une identification des deux mots.

Nous proposons plutôt de voir dans  $\omicron\sigma\gamma$  la transcription d'un mot /uče'/, ancien participe perfectif passif de  $w\check{a}z_3$  :  $\omicron\Upsilon\chi\Delta\text{I}$  "être indemne". Il dérive de  $ew\check{d}\acute{e} < w\check{a}d\check{z}_3$  comme  $\acute{e}sy\acute{e}$ ,  $hasy\acute{e}$  dérivent de  $h\check{a}sy\acute{u}$ ,  $hasy\acute{u}$  et son évolution se compare aussi avec celle de l'ancien participe perfectif actif de  $\check{d}b_3$  :  $\pi\text{-}\epsilon\tau\beta\epsilon'$  =  $\acute{e}db\acute{e} < \acute{d}ab_3$  "celui qui rétribue" (cf. GC Ia, § 100.4; Ib, § 88). L'équation  $\upsilon = /u/$  se trouve dans les transcriptions archaïsantes 'Υσιρις, Τυθμωσις, -υβαστις. Normalement le /u/ atone est rendu par o-mikron ou ou : Θοτμωσις, Τουθμωσις etc. (GC Ia, § 58). Le /č/ =  $\chi$  est rendu tantôt par  $\sigma$  tantôt par  $\tau$ . Il existe précisément des transcriptions de /uče/ atone dans assyrien  $Usi\check{h}an\check{s}a$ ,  $\acute{O}\sigma\epsilon\text{-}\upsilon\rho\acute{\iota}\varsigma$ ,  $\acute{O}\tau\epsilon\text{-}\upsilon\rho\acute{\iota}\varsigma$  (12). C'est le prospectif  $w\check{a}z_3\acute{a}$ - signifiant "que Khonsou, Horus soit indemne" qui, au même titre que le perfectif  $w\check{a}d\check{z}_3\text{-}$ , perd à l'époque tardive son accent et sa vocalisation caractéristique devant un substantif sujet. Ce phénomène s'observe aussi dans *Der spätägyptische Papyrus BM 10808* édité par J. Osing (*Agyptol. Abh.*, 33), Wiesbaden 1976. Cf. J. Vergote *La vocalisation des formes verbales en égyptien. Des matériaux nouveaux?* dans *BiOr* 34 (1977), p. 136 sq.

(11) Cf. F. Ll. Griffith, *Apotheosis by Drowning*, dans *ZAS* 46 (1909), p. 132, 134; A. Rowe, dans *ASAE* 40 (1941), p. 1-50 et 291-297.

(12) J. Vergote, *De oplossing van een gewichtig probleem: de vocalisatie van de Egyptische werkwoordvormen* (avec résumé français), dans *Meded. Kon. Vlaamse Acad.... van België. Kl.d. Letteren* 22 (1960), no. 7 (Bruxelles 1960), p. 22 (corriger  $w\check{a}d(y)\acute{a}$ - en  $w\check{a}d(3)\acute{a}$ - et supprimer les lignes s'y rapportant en fin de p. 48).

Le mot -uŋç : /uʕe'/ s'écrirait en copte  $\theta \Upsilon \Delta \epsilon'$  Une vérification de dernier moment dans W. Gesenius-F. Buhl, *Hebr. u. Arab. Handwb. über das AT*, 12e éd. (Leipzig 1895) s.v.  $\eta \psi$  nous apprend que c'est précisément cette forme, à supposer qu'il l'accentue de la même manière, qui fut déjà reconstruite en 1804 par P.E. Jablonski, *Opuscula*, I (Lugduni Batavorum), p. 152 sqq.

Observons, pour terminer, que Mw[u]-uŋç n'est pas un véritable mot composé. En tentant de créer une paronomase égyptienne correspondant à h. *Mōšeh* les Septante ont accolé les deux mots, sans leur donner un lien syntaxique.

Joseph VERGOTE  
Beukenlaan, 7  
B-3030 Heverlee